

formes « subtiles » de négationnisme et de révisionisme, notamment en affrontant la question de la « perversion historiographique » (pour reprendre certaines des notions de Marc Nichanian). Ou encore en ce qui a trait à la différence déterminante au plan méthodologique entre l'approche de la Catastrophe, désignant l'événement perçu et réfléchi par les témoins, et le génocide, comme crime dont on décrit le déroulement et dont on cherche à expliquer les ressorts et l'intention, une distinction qui gagnerait à être mise en regard de l'évolution de l'historiographie de la Shoah vers une « histoire intégrée » (Saul Friedländer). Ou, enfin, plus généralement à travers un exposé des thèses et des méthodologies explorées par les historiens tout au long de ces vingt, voire trente dernières années, notamment à travers le rôle de la comparaison avec la Shoah. Une telle réflexion, pourtant menée par les trois auteurs dans d'autres de leurs travaux, aurait permis de mieux saisir les enjeux du travail de synthèse ici proposé.

Ces réserves ne retirent rien, cependant, à la grande valeur de l'ouvrage : il a le mérite de proposer une synthèse accessible, écrite dans une langue claire. Il inscrit le génocide des Arméniens comme événement majeur de l'histoire mondiale. Enfin, il accorde une place importante aux sources testimoniales et démontre, si besoin en était, la nécessité de se fonder sur celles-ci, y compris pour reconstituer l'évolution de l'intention criminelle au plan historiographique.

Aurélia Kalisky
Centre Marc Bloch – Berlin.

NICHANIAN, Mikaël – *Détruire les Arméniens. Histoire d'un génocide*, Paris, PUF, 2015, 273 p.

L'ouvrage de l'historien Mikaël Nichanian, chercheur associé au Collège de France et conservateur à la Bibliothèque nationale de France, constitue une synthèse utile et accessible à un lectorat désireux de comprendre les conditions de l'avènement et de la mise en œuvre du génocide des Arméniens de l'Empire ottoman durant la Grande Guerre, ainsi que ses conséquences immédiates pour la société turque. Cet ouvrage fait le point sur les recherches les plus récentes sur cet événement-catastrophe. C'est là une des grandes qualités de cet ouvrage que de présenter de façon claire et rigoureuse les connaissances scientifiques acquises depuis une vingtaine d'années sur l'un des premiers génocides du XX^e siècle.

D'emblée, l'auteur précise la question centrale qui anime sa réflexion : quelles sont les conditions sociales et historiques qui ont favorisé la conception et la réalisation du génocide des Arméniens par les autorités ottomanes au pouvoir en 1915? C'est à ce problème que l'auteur tente de répondre à travers cinq chapitres qui embrassent une chronologie étendue qui va de la naissance de la « question arménienne » sous le sultanat d'Abdülhamid en 1878 jusqu'à la Turquie d'après-guerre en 1922. Dans ce cadre historique, une des thèses défendues par l'auteur :

est que le programme de destruction génocidaire [...] était surtout la réponse irrationnelle, chez les élites ottomanes, à la conviction également irrationnelle que l'Europe était résolue à les détruire. Ainsi, dans l'esprit des responsables du génocide, le mythe de la menace arménienne se superposait à un autre mythe fondateur, celui d'une Europe vouée à la destruction de l'Empire. (p. 11-12)

C'est pourquoi Nichanian fait une large place au contexte politique et historique européen, voire international, dans sa démonstration. Ainsi, dans son premier chapitre, l'auteur rappelle les défis internes mais aussi externes auxquels est confronté l'Empire ottoman dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. En effet, les nombreuses défaites militaires subies face aux puissances européennes, la perte de plusieurs provinces (l'Égypte 1805-1882, la Moldavie 1812, la Serbie 1878, etc.) ainsi que les traités de San Stefano et de Berlin (1878) ont obligé les élites ottomanes à trouver des solutions à ce qui apparaît alors comme un « retard » économique et militaire menaçant la survie de l'Empire. Face à ces difficultés, le sultan Abdülhamid abandonne les réformes « libérales » initiées depuis près de quarante ans, puisqu'elles avaient échoué à redresser la situation. Il adopte alors une politique panislamiste d'intégration des populations musulmanes dans l'administration impériale tout en favorisant l'installation en Anatolie de réfugiés musulmans en provenance des Balkans et du Caucase. Dans les années 1890, il amorce une politique de « nettoyage ethnique » qui donne lieu à des massacres de grande ampleur dans les six *vilayets* (provinces) habités par les Arméniens. La terreur qui se déchaîne entre 1894-1896 à l'est de l'Empire est l'œuvre de la police, de l'armée et des régiments kurdes « hamidiés ». Soigneusement organisées, ces tueries font autour de 200 000 victimes. Selon l'auteur, la politique d'Abdülhamid et tout particulièrement les massacres de 1894-1896 constituent une étape essentielle dans le processus génocidaire.

Le chapitre suivant porte sur la formation et la montée en puissance des Jeunes-Turcs entre 1908 et 1914. Le lecteur y trouvera de nombreuses informations sur la naissance et la composition sociologique sur Comité Union et Progrès (CUP), organe essentiel dans le cadre de la prise du pouvoir et de l'organisation du génocide de 1915. Les recherches récentes, notamment les travaux d'Erik Zürcher et de Sükrü Hanioglu cités par l'auteur, permettent de mieux cerner l'idéologie qui anime les cercles dirigeants unionistes, marqués par le nationalisme intégral, le darwinisme social et le militarisme. L'auteur retrace ensuite les événements entourant le coup d'État militaire de 1908 fomenté par les officiers proches du CUP et les pogroms d'Adana de 1909 organisés par les troupes unionistes qui font plus de 20 000 morts chez les Arméniens. Nichanian n'hésite pas à affirmer que dès 1909, la politique de nettoyage ethnique fait partie du projet social et politique du CUP. Quant aux guerres balkaniques de 1912-1913, elles infligent encore une fois des pertes importantes à l'Empire. Ces événements contribuent à la radicalisation des élites unionistes (souvent natives de ces régions de l'Empire), en entretenant une volonté de revanche mais aussi la hantise de déclin de l'Empire. À la veille de la Grande Guerre, en février 1914, un programme de « réformes » en Arménie ottomane imposé par les puissances européennes et parrainé par l'Allemagne et la Russie inquiète les élites ottomanes. Loin d'apaiser les tensions, l'engagement des

grandes puissances en faveur des Arméniens a souvent exacerbé la crainte d'une « balkanisation » de l'Anatolie orientale chez les autorités ottomanes sans offrir aux populations arméniennes une réelle protection.

Le troisième chapitre aborde la question de l'entrée en guerre de la Turquie et les logiques génocidaires qui se déploient dans ce contexte. L'auteur nous offre un tour d'horizon intéressant des recherches les plus récentes sur le problème de l'engagement de la Turquie dans un conflit où, advenant une défaite, sa survie est menacée. Pour le CUP, il est clair que la guerre permettait de réaliser ses projets « panturquistes » d'expansion à l'est de l'Empire mais elle offrait aussi l'occasion d'enrayer le cercle vicieux de son affaiblissement en engageant une modernisation radicale, à la fois économique et militaire. L'auteur souligne que contrairement à ce qu'affirmait l'historiographie traditionnelle, les nouvelles études montrent que l'Empire ottoman n'a pas été entraîné dans le conflit contre son gré et par le jeu des alliances, même si certains membres influents du CUP étaient germanophiles à l'instar de ministre de la Guerre Enver Pacha, mais au contraire, qu'il s'agit d'une décision longuement débattue au sein du Comité. Ce chapitre aborde également le contexte militaire bien connu qui favorise le passage à l'acte génocidaire ainsi que le cadre et le moment où est prise la décision d'exterminer les Arméniens.

Le chapitre 4 rend compte du processus génocidaire en évoquant rapidement ses traits généraux mais aussi ses caractéristiques spécifiques selon les provinces. Cette formule a le mérite de rappeler les deux grandes phases du génocide, en 1915 et 1916, mais aussi « les génocides complémentaires », selon la formule utilisée par Vincent Duclert, qui se déroulent entre 1918 et 1922. Les études de cas, qui portent sur le *vilayet* de Bitlis, sur Constantinople et sur l'Anatolie occidentale, dévoilent les complicités locales dans l'exécution du génocide mais aussi les cas moins connus où des responsables se sont opposés aux ordres du CUP. L'auteur cite l'exemple de Mehmet Djelal, *vali* (gouverneur) de la province d'Alep, qui a refusé de procéder à la déportation des Arméniens, ce qui a entraîné son déplacement en juin 1915.

Le dernier chapitre étudie la situation en Turquie après la guerre et revient sur la question des responsabilités. Nichanian décrit précisément l'organisation et le déroulement des procès unionistes de 1919-1920 qui ont établi la culpabilité des membres du CUP mais qui n'ont pas permis, pour diverses raisons, de sanctionner les principaux responsables du crime. Malgré leurs limites importantes, ces procès ont eu le mérite de dévoiler publiquement la responsabilité accablante des autorités ottomanes dans la planification du génocide des Arméniens. Comme le rappelle l'auteur, c'est le seul moment dans l'histoire turque où cette responsabilité est reconnue et condamnée par une partie des élites ottomanes. Ces procès ont aussi validé et rendu public un grand nombre de documents sur le processus qui a mené à la destruction des Arméniens. Ce chapitre trace un bilan du nombre des victimes pour l'ensemble de la période et brosse un tableau des transformations profondes que la « révolution unioniste » a entraînées pour l'ensemble de la société turque et tout particulièrement dans la région anatolienne, là où trois peuples ont été expulsés ou anéantis : les Grecs, les Arméniens et les Assyro-Chaldéens. En somme, Mikaël Nichanian a répondu de façon tout à fait satisfaisante à la question

complexe formulée en introduction sur les conditions qui ont contribué à la réalisation du programme génocidaire conçu par les Unionistes durant la Grande Guerre.

L'ouvrage de Mikaël Nichanian constitue une référence précieuse pour quiconque cherche à se familiariser et à approfondir ses connaissances sur le génocide des Arméniens. Il est rédigé dans un style clair et précis facilement accessible aux non-initiés. La bibliographie est riche et récente et quelques cartes offrent un complément d'information utile. Quelques notions et concepts auraient cependant mérité d'être plus amplement définis. Par exemple, l'expression controversée de « choc des civilisations » que reprend Nichanian pour parler du clivage ethno-religieux et sociojuridique qui oppose les musulmans et les non-musulmans dans la société ottomane aurait pu être contextualisée et précisée. Cela étant, il faut une fois de plus souligner la qualité du travail de synthèse effectué par l'auteur tout au long du livre.

Joceline Chabot
Université Moncton